**SUJET « TYPE CENTRALE »**

*Sujet un peu particulier, le texte est peu conforme, mais intéressant pour réfléchir autrement. Diriger la dissertation sur le thème du travail, et pas exclusivement sur le travail des femmes (mais y faire une part : important chez Weil et Vinaver)*

1. **Vous résumerez en 200 mots + ou – 10% ce texte d’Annie ERNAUX, extrait de *La Femme gelée* (1981)*.***
2. **Dissertation :** « J’ai l’impression d’une vie encombrée à ras bord, pas la place d’y fourrer la plus petite goutte d’imprévu, la moindre curiosité » écrit Annie Ernaux dans cet extrait de son récit. Dans quelle mesure ce regard porté sur le travail vous paraît-il s’appliquer aux œuvres du programme ?

J’étais prof. Le but des études, puis l’espoir d’une libération, d’une autre vie que les promenades au Jardin et le scotchbrit sur les casseroles. J’ai failli arriver en retard le jour de la rentrée, l’aide-ménagère avait loupé son car. La cohue des couloirs. Puis quarante visages, trente-cinq l’heure d’après et encore vingt-quatre, ces corps qui s’agitent, ces yeux, ces voix encore rentrées, prêtes à m’embarrasser de questions. Loin le petit appartement, en ce moment le soleil donnait dans la cuisine, la douceur de la poussière et des bouillies, la tendresse facile d’un enfant. J’avais eu beau la maudire, cette vie encoconnée, vouloir y résister, elle m’avait tout de même eue. Ce qu’il a fallu refouler de trouille en cette première matinée. Rien que parler et être écoutée, si bizarre après le silence engourdissant des intérieurs ou le gazouillis du Bicou[[1]](#footnote-1). Mais il est venu le plaisir, celui de la puissance peut-être. À nouveau j’avais prise sur le monde, même ma solitude au milieu des quarante élèves devenait exaltante. La re-vie. À la sortie, je gambergeais de projets, sorties, bibliothèque, au clou le Lagarde et Michard[[2]](#footnote-2), des textes qui leur plairont. Je me souviens du premier soir, la chaleur de septembre à peine retombée, l’impression d’avoir mon existence ouverte, éclatée, par toutes celles que j’avais rencontrées dans la journée, je revoyais des têtes encore sans nom, des airs renfrognés ou farauds[[3]](#footnote-3), une fille enfoncée dans sa chaise, absente, tant de diversité. J’avais envie de préparer tout de suite mes cours pour le lendemain et de lire les fiches que les élèves m’avaient rendues sur leur famille, leurs goûts. En même temps, une bonne fatigue, celle qui m’aurait poussée à écouter un disque avant de me plonger dans le travail, plus tard à me mettre les pieds sous la table. Comme lui. Vrai qu’on n’a pas envie d’autre chose, qu’il avait donc raison. Mais halte-là, bonjour la différence, s’asseoir, faire mimi au Bicou, lire *Le Monde*, rêves, illusions de femme saoulée par sa première journée de boulot. Sitôt arrivée, j’ai vu les talons de l’aide-ménagère. À moi le dîner du Bicou et pour moi la bouffe ne viendra pas toute seule dans l’assiette. Les cours, quand l’enfant dormira. Lui, il regardera la télé. Je ne suis pas prof, je ne serai jamais prof, mais une femme-prof, nuance. Je suis entrée dans le second cycle des années d’apprentissage, les plus amères, les moins saisissables… Avoir un métier, je l’avais assez voulu, l’étoile des siestes, des promenades au Jardin. D’un côté, les femmes au foyer, mon horreur, de l’autre, les célibataires, des existences que je me figure vides. Obligée de penser que j’avais la meilleure part. On finit par ne plus comparer sa vie à celle qu’on avait voulue mais à celle des autres femmes. Jamais à celle des hommes, quelle idée. Et pourtant, peuvent bien partir du lycée d’un pas mesuré, digne, jusqu’à leur voiture, les collègues masculins, aller s’épanouir aux réunions syndicales, s’écouter parler et voter des motions sur les désastreuses conditions de travail, pointilleux à mort sur les limites de leur boulot, qu’un professeur n’a pas à surveiller les élèves, à corriger les punitions qu’il donne, casuistes une merveille pour ne pas en fiche une rame de plus, des habitudes d’homme sans doute. Moi je galope, en femme mariée mère de famille. Midi, dix-sept heures, ils voulaient discuter après le cours, pas le temps, ciao les bambinos, mon petit m’attend et je dois passer à la boucherie. Je ne serai pas la prof disponible que je croyais être, simplement fonctionner me cause déjà assez de peine, cours, courses, copies, plus rien dans le frigo. Il y a erreur, Maître Jacques[[4]](#footnote-4) était une femme. Le même travail qu’un homme, mais jamais perdre de vue son intérieur, le déposer à la porte du lycée et le reprendre à la sortie. Le soir, en versant le paquet de spaghettis dans l’eau bouillante, avec le Bicou tournicotant autour de moi, j’ai l’impression d’une vie encombrée à ras bord, pas la place d’y fourrer la plus petite goutte d’imprévu, la moindre curiosité. Je n’osais pas penser ainsi, écoutez-les tous, prof, quel métier extraordinaire « pour une femme », dix-huit heures de cours, le reste du temps à la maison, des tas de vacances pour s’occuper de ses enfants, le rêve, enfin un travail parfaitement indolore pour l’entourage, la femme qui se « réalise », rapporte du fric, reste bonne épouse bonne mère, qui s’en plaindrait. Moi, même plus, le coup de la femme totale je suis tombée dedans, fière à la fin, de tout concilier, tenir à bout de bras la subsistance, un enfant et trois classes de français, gardienne du foyer et dispensatrice de savoir, supernana, pas qu’intellectuelle, bref harmonieuse. Que le lyrisme y aille quand rien d’autre et surtout pas la réflexion n’y va plus. L’homme harmonieux, « total », qui va au bureau, se met un tablier et baigne les enfants à la maison, s’il existe, il ne le chante pas partout. J’étais installée dans la différence, ces raisonnements-là je ne les faisais pas. J’ai trouvé normal qu’il ne fasse pas de courses, parce que les hommes ont l’air trop ridicule derrière un caddy, déplacés, que son traitement soit considéré comme une belle somme entière, pour nous, et le mien comme un appoint, gros, mais dont il faut toujours soustraire quantité de billets, l’aide-ménagère, les impôts sur deuxième salaire, reste plus qu’un minable tas à côté du sien. Comment alors oserais-je dire que je ne travaille pas pour le plaisir, seulement pour le plaisir. Je me suis sentie coupable de lui laisser l’enfant à garder les samedis de conseil de classe alors qu’il aurait pu faire du tennis, j’ai hésité à lui demander de descendre la poubelle, à quoi bon, la goutte d’eau dans la mer du ménage. Même la douceur, j’ai essayé, mouler ma chère, mouler, tellement plus payant auprès des hommes, l’agressivité ça gâte l’existence des autres. Et attention, deux voix, une pour les élèves, énergique, se rapprocher le plus de l’autorité masculine, des pères qui gueulent et castagnent à la maison, la voix du dehors, l’autre, pour l’intérieur et les sorties avec lui, petit oiseau, anodine, intervenant modérément, discrète sur tout ce qui concerne la vie du dehors, la classe, la pédagogie. Les polardes[[5]](#footnote-5), les excitées, on le sait, des emmerdeuses. Heureusement que tu es équilibrée, ça veut dire que je la bouclais sur mon métier.

**Proposition de résumé**

Ma vie d’enseignante commençait. Un aboutissement et la possibilité de changer cette vie de parfaite ménagère. Déjà complication pour la première journée : problème de garde et peur au ventre. Je repense à la maison-cocon haïe. Cependant, le vertige de la liberté du travail me saisit, énergie, enthousiasme, et … vraiment vannée. Désir de se poser en rentrant. Mais non. Préparer le dîner, puis seulement travailler quand bébé dort. Et que lui profitera du temps libre.

Femme avant tout. J’ai voulu travailler. Ni ménagère, ni seule sans famille, l’idéal quoi. C’est drôle comme on se mesure seulement à notre sexe : je ne pense même pas aux hommes, monde à part, qui prend le temps de travailler et de râler. Moi je cours sans cesse. Pareil que les hommes, plus le ravitaillement, les enfants. Pas un moment pour moi, ma vie est remplie, sans surprise. J’oublie même mes idées d’avant : je veux être une femme parfaite, qui fait tout bien. Avec un métier spécial femme : du temps à la maison.

Alors je me dédouble : la femme qui travaille et la fragile créature mariée, qui ne parle surtout pas de son travail.

(194 mots)

**Proposition de résumé**

Ma vie d’enseignante commençait. Un aboutissement et la possibilité de changer cette vie de parfaite ménagère. Déjà complication pour la première journée : problème de garde et peur au ventre. Je repense à la maison-cocon haïe. Cependant, le vertige de la liberté du travail me saisit, énergie, enthousiasme, et … vraiment vannée. Désir de se poser en rentrant. Mais non. Préparer le dîner, puis seulement travailler quand bébé dort. Et que lui profitera du temps libre.

Femme avant tout. J’ai voulu travailler. Ni ménagère, ni seule sans famille, l’idéal quoi. C’est drôle comme on se mesure seulement à notre sexe : je ne pense même pas aux hommes, monde à part, qui prend le temps de travailler et de râler. Moi je cours sans cesse. Pareil que les hommes, plus le ravitaillement, les enfants. Pas un moment pour moi, ma vie est remplie, sans surprise. J’oublie même mes idées d’avant : je veux être une femme parfaite, qui fait tout bien. Avec un métier spécial femme : du temps à la maison.

Alors je me dédouble : la femme qui travaille et la fragile créature mariée, qui ne parle surtout pas de son travail.

(194 mots)

**Proposition de résumé**

Ma vie d’enseignante commençait. Un aboutissement et la possibilité de changer cette vie de parfaite ménagère. Déjà complication pour la première journée : problème de garde et peur au ventre. Je repense à la maison-cocon haïe. Cependant, le vertige de la liberté du travail me saisit, énergie, enthousiasme, et … vraiment vannée. Désir de se poser en rentrant. Mais non. Préparer le dîner, puis seulement travailler quand bébé dort. Et que lui profitera du temps libre.

Femme avant tout. J’ai voulu travailler. Ni ménagère, ni seule sans famille, l’idéal quoi. C’est drôle comme on se mesure seulement à notre sexe : je ne pense même pas aux hommes, monde à part, qui prend le temps de travailler et de râler. Moi je cours sans cesse. Pareil que les hommes, plus le ravitaillement, les enfants. Pas un moment pour moi, ma vie est remplie, sans surprise. J’oublie même mes idées d’avant : je veux être une femme parfaite, qui fait tout bien. Avec un métier spécial femme : du temps à la maison.

Alors je me dédouble : la femme qui travaille et la fragile créature mariée, qui ne parle surtout pas de son travail.

(194 mots)

**DISSERTATION**

1. **Analyse de la citation**

* J’ai l’impression : sensation et non idée = pas une affirmation / modalisée. 1ère personne : idée personnelle ? ressenti = individuation d’un concept commun. Façon de penser particulière (cf Montaigne) : Annie Ernaux part de son expérience pour développer une analyse sociologique
* vie encombrée à ras bord / pas la place : idée répétée 3 fois = désordre et confusion. Les tâches remplissent la vie, le travail remplit la vie sans laisser de place à autre chose. Aliénation. La moindre parcelle de temps est occupée (« ras bord) il n’y a aucun endroit qui se libère. Le travail est ici compris dans son sens professionnel, mais aussi au travail domestique, aux tâches ménagères qui touche en priorité les femmes. Le travail devient torture.
* plus petite goutte d’imprévu : vie d’organisation, absolument bien rangée, qui ne permet pas d’écart. Pourquoi ? pas le temps pour autre chose que ce qui est prévue : les tâches à accomplir, indispensables, obligatoires. L’imprévu = liberté, moment de hasard, surprise, nouveauté = ce qui peut donner du plaisir et de l’envie.
* la moindre curiosité : ici c’est plus « intellectuel » : s’intéresser à autre chose que son travail, s’épanouir dans la découverte. Le nouveau, le désir d’apprendre ou d’avancer, la réflexion, la pensée.

1. **Reformulation**

Je ressens un enfermement dans les tâches à accomplir, qui ne laisse place à rien d’autre, ni surprise, ni pensée.

1. **Problématisation**

Dans quelle mesure le travail est-il une aliénation ? Empêche-t-il de vivre ?

Le travail empêche-t-il de vivre ? Est-il toujours aliénant ?

1. **Plan**

CERTES le travail nous aliène, il prend tout notre temps et remplit notre vie. Aliénation = perte du libre arbitre, privation des droits essentiels / être étranger à soi-même. Le travail exerce une pression permanente et violente qui asservit l’homme et le rend esclave.

MAIS le travail peut aussi nous épanouir et nous rendre heureux. Il structure le temps, permet d’organiser les sociétés. Il oblige à projeter et à créer. Il est l’instrument de l’étude, de la pensée.

PLUTÔT qu’une aliénation, on peut considérer que le travail crée des contraintes. C’est-à-dire est une entrave à la liberté d’agir, une pression, une gêne, un embarras, une obligation. On est obligé d’agir, i-e de travailler, contre ou avec notre volonté car le travail peut être vu comme une nécessité. On peut envisager cette contrainte comme forcée ou bien comme un devoir. On peut aussi régir le temps ainsi modifié.

|  |  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- |
| **CERTES le travail nous aliène** | | **MAIS le travail peut aussi nous épanouir, nous libérer** | | **PLUTÔT qu’une aliénation, on peut considérer que le travail est une lutte.** | |
| * Aliénation = esclavage, subi par le travailleur. Il est une oppression (cf multiplicité des impératifs chez Virgile = « Il y a deux facteurs dans cet esclavage » écrit Weil à Alb. Thévenon p.60 « la vitesse et les ordres »)   / Exploitation : le travailleur devient un moyen, il est déshumanisé. / salaire réduit au strict minimum pour continuer à produire : Vinaver p.17 Passemar « Je dépends toujours de Madame Alvarez » + la violence des rapports d’entreprise est sensible dans la brièveté des répliques, et aussi dans l’usage du vocabulaire familier, voire insultant : p.17 à 19 « vous n’avez pas réagi – je m’en torche moi – un minimum de flexibilité ça aiderait » et encore p.29 « Qu’ils cherchent à nous exploiter c’est normal c’est leur rôle qu’est-ce que tu ferais si t’avais le pognon » et chez Weil il est question du « sentiment d’infériorité nécessairement imposé par les atteintes quotidiennes de la pauvreté, de la subordination, de la dépendance. » (p.91).   * Le travail est une souffrance, il enlaidit par l’effort / le travail accapare toute notre énergie (Virgile dès l’incipit parle de « sollicitude » + I p.45 « Le Père ds dieux lui-même a voulu rendre la culture des champs difficile….triste indolence » + II p.96 travail de la vigne « qui n'est jamais épuisé » + III p.130 le travail des bouviers lybiens). Le personnage de Lubin, dans son échange récurrent avec Mme Lépine chez Vinaver use son énergie à faire son numéro de bonimenteur (p.11 – 39 – 109, etc.)+ p.100 la maladie de Cohen. Il rend l’homme passif ds toutes ses autres activités. Weil évoque les maux de tête p.51 (Lettre à A. T.) : « travailler à des machines avec des maux de tête c’est pénible » + p.79 à Souvarine « la santé est définitivement démolie ». * Il enferme ds des horaires : peu de flexibilité et culpabilisation sur les absences. Weil parle d’être « enchaînée à ce travail » p.71 à Simone Gibert + p.78 à Souvarine l’emploi du temps. * Le travail n’a pas de sens, il est absurde : cf Dostoïevski = punition et torture (camps de travail, travaux forcés, *bullshit jobs*) : on ne sait pas pourquoi on travaille, ni ce qu’on fabrique exactement (pb du travail parcellaire). Virgile parle des « misères des paysans qui ne savent pas leur route » (I p.40). Chez Vinaver, p.61 il est question de cette perte de sens également quand Grangier dit à Olivier : « les gens c’est jamais très joli quand il n’y a plus de boîte pour leur donner le sentiment qu’ils font qq chose en commun » + « Grimper mais où ? » répond Passemar à Benoît p.149. * Le travail ne respecte pas la dignité : il empêche de penser : Weil p.71 à S. Gibert « le travail est trop machinal pour offrir matière à la pensée » + les rumeurs et commérages : p.61 « Papa il faut que je vous dise un mot méfiez-vous d’Olivier » + « Cocu de Lubin » p.31 + chez Weil p.71 « les femmes sont parquées ». * Instrument d’asservissement social et de perte d’identité personnelle » (D. Méda) : chez Vinaver, les employés (Lubin, Madame Bachevski p.92) sont jetables (Dutôt p.65 « le patron m’a viré » mais Benoît : « Prenez votre fric mais ne vous éloignez pas trop on se reverra »), l’un des fils (Olivier) est dépossédé de l’entreprise au profit de son frère). « J’ai le plus grand respect pour les ouvriers qui arrivent à se donner une culture » écrit SW p.52). Elle évoque p.90 les « conditions de vie humiliantes » et p.111 l’ « obéissance passive ». * Le travail est devenu aliénant à cause de l’ économie qui l’a transformé en marchandise. Le travailleur est donc dépendant, et de la société et de son « patron », ainsi il perd son identité et est aliéné. | | * Donne une dignité, dimension libératrice et humanisante du travail (cf Hegel « maître et esclave » (1807) : Virgile III p.127 « Espérez-en de la gloire, courageux cultivateurs ». * Virgile montre que l’amour aliène et que le travail nous en éloigne p.156 les abeilles – ce que dit aussi Voltaire dans *Candide* (« le travail éloigne de nous trois grands maux : l’ennui, le vice et le besoin ») : travailler aurait donc un atout, celui de nous pro-téger ? Le dernier texte de Weil s’intitule d’ailleurs : *Condition première d’un travail non servile.* * Temps de l’expérience, de la création, de l’étude : le terme est polysémique, et désigne également aussi bien un travail manuel qu’intellectuel. Or ces derniers ont pour fonction de faire travailler l’esprit, la réflexion. Si la visée du travail est claire, il s’agit avant tout de fabriquer qq chose (cf *poiésis*) : Virgile I p.46 « Alors on imagina…» + II p.74 « Il en est d’autres (essences) que l’expérience a fait découvrir ». Chez Vinaver il est question de « produit » p. 52 « Un produit ça ne se bricole pas – ça se crée » et l’imagination est à son maximum quand il s’agit de trouver un nom pour ce nouveau produit lors du brainstorm (p.154 à 159).   Le travail a du sens. S Weil : il faut un travailleur conscient de son travail, le travail est une démarche qui doit être sensée (Weil suites et séries). Le travail caractérise l’homme : la production est pensée en amont, il y a une conscience claire du but. (cf Marx l’abeille et l’architecte) + Virgile différencie l’homme et les animaux. Éloge des *Géorgiques* II p.82 « tant de villes…travaux..places bâties par la main des hommes sur des rochers à pic ». L’interrogatoire mené par Jack et Jenny à partir de leur question « Qu’est-ce que c’est le cul ? » p.135 met l’accent sur l’importance de la maîtrise du sens par les employés.   * Le travail est socialisant : L’œuvre de SW est son travail : utile, ds le dialogue et le débat, ouvert, sensible ds la forme même de l’échange de lettres. Les personnages de Vinaver passent leur temps à parler, à se parler : p.27 à 31 lors de la tombola. Pourtant Simone Weil évoque régulièrement le manque de fraternité (p.53) même s’il y a quelques exceptions (atelier p.58). * Éloge du bonheur et des paysans fin du livre II, vie simple, p.102-103 « Heureux…. » : tableau des bienfaits du travail + la collection de tabatières ou les peintures de Dehaze ? Les intermèdes dansés qui apportent mouvement et joie au monde de l’entreprise. L’importance de l’art pour Simone Weil (ex p.127 avec *Antigone*) * Le « travail acharné » mène à la connaissance (Virgile I p.47), chez Vinaver on a la fusion qui apaise la situation : p.254 Monsieur Onde « Et comme si soudain ils en avaient assez de cette alternance épuisante d’échecs et de succès…les Ases et les Vanes font la paix une paix aussi surprenante aussi harmonieuse… »+ avoir le sentiment d’avancer, aller vers l’achèvement (Weil : p.55 « concevoir toute sa vie devant soi,…en faire quelque chose.. par la volonté et le travail. ») et il représente pour elle le « monde réel » (p.72) * Le travail peut donc aider à comprendre le monde et à se perfectionner. Il est lié à la réflexion, et être fabricateur et au contact des collègues mène à une forme d’épanouissement et de connaissance de soi. | | * Aujourd’hui bcp d’auto exploitation : désir d’épuiser ses ressources, de s’exploiter soi-même : p.24 le vieux Dehaze dit : « depuis octobre je travaille à perte j’ai le choix… ». La contrainte est « choisie », même si cela semble confus : La destruction épique des cultures dans Virgile I p.59 est suivie d’un hommage à Cérès. Les ouvriers reprennent – provisoirement – leur destin en main : p.181 à A. Detoeuf « On entre de votre fait dans une ère nouvelle ». * Le monde du travail est une guerre, un monde de luttes (I p.44 Virgile : « engage la lutte avec le guéret, brise les mottes » + p.47 « guerre assidue »), pas une fatalité : on peut décider de se battre, le monde de l’entreprise est aussi un monde de l’énergie et du dynamisme : « Les Américains cherchent la bagarre eh bien ils l’auront » dit Dehaze p.25. L’organisation du travail à l’usine crée ce rapport de lutte des classes / les grèves montrent aussi cette guerre : p.167 « On ne croit pas que tout va changer, mais on a confiance. On est sûr que les patrons céderont. » * Le travail est une nécessité : c’est vital pour l’homme de transformer son environnement (cf Rousseau *Émile*: nous sommes faibles et nous devons lutter). Le travail est devenu un impératif social : il est un gagne-pain : cf Virgile II p.103 » C’est par là qu’il sustente sa patrie et ses petits-enfants » + le vieillard de Coryce IV p. 152. De même I p.50 Virgile évoque la « loi du destin » : les travaux agricoles sont indispensables à la bonne marche de la nature. * Le travail impose une conception du temps : temps cycliques du calendrier agricole (Virgile I p.56 « L’hiver le cultivateur se repose »). Le temps échappe à l’ouvrier, il est compté et comptable (rapidité « parquées ds un travail machinal » (Weil) et idem dans l’entreprise Ravoire et Dehaze qui demande à ses employés le sacrifice de leur temps perso : précipitation et urgence, donc stress, chez Vinaver. Il crée des contraintes contre lesquelles on doit lutter : p. 69 Vinaver dialogue entre Benoît et Margerie « Manger travailler dormir – Faire l’amour – Deux fois par semaine ». D’ailleurs, les « jours de fête » dans *Les Géorgiques* I p.54 n’empêchent pas de travailler. * Droit à la paresse : échapper à cette contrainte pour résister à l’exploitation : refaire de l’oisiveté la norme du bonheur (comme les Grecs) = mais société inégalitaire. Aujourd’hui notre temps libre est devenu un temps de consommation : une autre contrainte. Même chez Virgile le repos est évoqué (les bergers scythes p.132 + II p.104 « Lui aussi a ses jours de fête »), chez Vinaver il s’agit de fête d’entreprise (la « petite fête annuelle et traditionnelle de Ravoire et Dehaze » p. 26 + p.32) et festin de mariage dans *Par-dessus bord* + les danseurs en permanence, les happenings, la boîte de jazz + p.22 le hobby de M. Fernand « monsieur Fernand fait de la peinture le soir en rentrant chez lui » dit Passemar. Bien sûr la joie provoquée par les grèves de 36 p.132 montre aussi, entre autres, l’importance du repos avec les congés payés. * Le travail n’est donc pas forcément aliénant, il ne nous prive pas de notre identité, mais il est une lutte pour s’approprier des conditions de travail justes, et nous oblige à nous battre pour ne pas nous laisser engloutir. | |

1. Surnom donné à son premier fils. [↑](#footnote-ref-1)
2. Manuel scolaire de littérature française des années 1960, très académique. [↑](#footnote-ref-2)
3. Prétentieux. [↑](#footnote-ref-3)
4. Compagnon du devoir. [↑](#footnote-ref-4)
5. Qui ne pense qu’au travail. Se dit des élèves ou des étudiant.e.s [↑](#footnote-ref-5)